

XYZ. La revue de la nouvelle

Dimanche

Huguette Poitras



Number 104, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61320ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poitras, H. (2010). Dimanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 58–64.

Dimanche

Huguette Poitras

DIMANCHE. Une autre coquille vide sur la ligne du temps. Rien ne presse. Rien n'attend. Le matin, ça va encore. Elle peut l'étirer au lit, seule. Elle a tout le loisir pour ressasser ses souvenirs, comme une main qui farfouille à la recherche du numéro gagnant dans une cagnotte de verre. Puis, quand le hamster devient trop frénétique dans la cage de son cerveau, elle rabat la couette et se lève d'un coup sec, rageusement. L'esprit encombré de réminiscences. Elle s'enveloppe dans une épaisse robe de chambre en peluche parfumée à la lavande. Ses pantoufles à tête d'ourson rose l'entraînent au salon en roulant des yeux globuleux. Elle ouvre les rideaux sur un jour maussade, chiche de lumière. Un jour inversé où le ciel bas ressemble déjà au soir.

Elle met en marche la cafetière. Goutte à goutte, le café se distille, comme la vie. L'odeur se répand jusque dans la chambre froide et blanche, peu meublée. Quand on emménage pour la première fois, on a peu de meubles. D'ailleurs, elle n'en a pas besoin. Non. L'encombrement est ailleurs. Dans sa tête, la solitude prend toute la place. Tétanise les émotions. Endort la souffrance trop aiguë. Le café est amer. Trop de lait le refroidit. Elle boit son café froid, trop sucré, en feuilletant *Paris Match* où les « people » s'éclatent avec ostentation à un prix fou. Diamantés. Gavés de luxe. Ils n'ont jamais assez de leurs dents blanches avides pour croquer dans la vie et postillonner des rêves au petit peuple.

L'avant-midi achève. Le tourne-disque fait grésiller la voix nasillarde de Bob Dylan. *Don't think twice it's all right*. Du *Paris Match* ouvert sur le plancher se sont envolés les petits bonheurs factices. Restent le papier glacé et l'odeur âcre de l'encre.

L'après-midi s'avance. Menaçant. Terrifiant. Noir de solitude. Les réserves d'habitude vont-elles manquer pour y faire face ? Il serait tellement plus facile d'en finir. Un autre lit

l'attend, près de chez elle. Le lit profond de la rivière. Ophélie... Ou alors, le lit familial de la baignoire remplie à ras bord d'eau tiède, mousseuse, peu à peu teintée de rouge. Partir dans l'univers familier et intime de la salle de bains où elle passe une partie de ses soirées, calée dans l'eau odorante, à la lueur des bougies à la vanille. Elle en ressort la peau fripée, les pores suintants. Il lui est réconfortant, voire nécessaire, de savoir qu'elle pourrait, si elle le voulait, ne plus jamais avoir peur du dimanche après-midi. Et cela lui suffit pour le moment.

Pas très loin de chez elle, un musée, gros édifice carré, sombre. Cube noir, posé au coin de la rue poussiéreuse d'où s'envolent des papiers gras comme des oiseaux de malheur. Un cube gravide, lourd de la culture du dimanche en gestation dans ses entrailles. Résonnant des pas perdus d'une salle à une autre. Sans vraiment regarder les expositions, des étrangers, errant comme elle dans la solitude de la grande ville, y croiseront ses pas perdus. Les effaceront, à l'intérieur du cube noir de marbre, d'une salle à l'autre de ce labyrinthe prévisible. Elle a envie de crier qu'elle est là ! Qu'elle n'est pas une sculpture ! Que son visage maquillé n'est pas une peinture ! Que son cœur bat beaucoup plus vite que le tic tac de l'horloge grand-père posée dans un coin ! Mais à quoi bon, ils le savent tous. Comme elle, ils sont l'incarnation de la solitude au cœur de la ville anonyme. Un dimanche après-midi, sans amant, sans enfants, sans maison, sans sens.

Elle suit un homme jeune comme elle. Lui aussi se déplace lentement en traînant un peu. Les pas perdus sont tellement lourds. Pieds nickelés. Elle le regarde de dos, de profil. S'approche. Essaie de deviner son eau de Cologne ou son parfum. *Eau sauvage*. Elle, Y de Saint-Laurent. L'eau de toilette est plus légère. Comme elle. Aérienne. Toujours prête à s'envoler. À fuir la réalité. Une réalité aux pas perdus dans des salles de musée.

Et pourtant, quand elle se promène dans ces élégantes rues bordées d'arbres, avec en retrait, au bout des allées rocailleuses, des maisons chaleureuses, lampes allumées aux 59

fenêtres à la brunante comme prélude à une soirée conviviale, il lui semble qu'il y aurait là un filet de sécurité contre les dérapages de l'existence. Pourquoi pas elle ? Si au moins elle pouvait s'envoler avec un amoureux au-dessus de la ville. Elle y arrive parfois. Elle se hâte alors d'aller le plus haut possible, avant que la réalité ne vienne percer sa montgolfière. Elle hésite de plus en plus avant de repartir. La vie est une loterie. Un jeu de hasard sur une plaquette de serpents et d'échelles.

Maintenant, elle se tient derrière l'homme élégant et parfumé, comme un chien derrière son maître. Ils sont devant une statue lisse et noire d'Henry Moore. Elle aimerait qu'il pose sa longue main sur la statue. Elle y substituerait sa chair tremblante et émue. Il n'en fait rien. Il respecte les règles du cube noir dans lequel s'agitent les solitudes, comme les planètes dans l'opacité de l'univers. Elle voudrait tant appuyer sa tête contre le dos de tweed anglais de l'homme. Puis, s'interposer entre la statue et l'homme. Lui prendre la main et se serrer tout contre son bras. Lui faire face et lui sourire. Franchement. Sans précipitation. Et enfouir son visage dans son cou chaud et odorant d'*Eau sauvage*. Enfin, s'envoler avec lui. Ô Chagall, dessine-moi un amoureux !

Il se déplace. Elle reste figée devant la statue qu'elle aurait envie de démolir à coups de pioche. Pourquoi regarde-t-on les statues et pas les humains ? Pas une seule œuvre d'art ne vaut une parcelle d'amour. Elle peut faire tellement mieux que le sourire benêt qu'affiche la Joconde.

Duchamp a bien eu raison de lui dessiner une moustache et un bouc, à celle-là.

Bon, où est-il rendu maintenant ? L'homme de sa vie, l'homme de ce dimanche après-midi de février, gris et froid. Elle le rejoint. Pas seule cependant. Une autre a été plus rapide. Une femme plus jolie. Plus élégante. Plus riche. Une vraie femme, avec des talons hyperhauts, des bijoux et une coiffure impeccable. Une Française. Il paraît qu'elles savent s'y prendre avec les hommes. Il lui sourit et lui tend la main. Ces mains fermées pour elle. Quelle imposture ! Encore une fois, elle est rejetée de l'autre côté du miroir, pétrifiée. Pauvre

Alice au pays sans merveilles. L'homme est souriant, heureux. Son *Eau sauvage* se mélange au *Joy* de la femme aimée. Quant à elle, elle s'approche de lui pour une dernière fois et recueille ses postillons de rêve. Les miettes de son abondance pour l'autre. Son trop-plein de chaleur humaine soudain dégageé comme la vapeur d'une bouilloire. Elle lèche à larges lampées. Pauvre chienne. Elle continue de mendier. Elle l'aura, son os. Elle fait la belle. En se retournant vers elle, l'homme comblé lui laisse en partant un restant de sourire. Deux croûtons disposés en ovale. Mais cela fera l'affaire, elle est habituée aux restes des autres. Tous ces couples qu'elle croise lors des promenades du dimanche qui lui jettent en pâture des bribes de leur bonheur avec un sourire navré.

Et chaque soir, quand elle soupe seule devant sa fenêtre, le trio de l'appartement d'en face partage, sans le savoir, son repas avec elle. Ou peut-être le sait-il ? Il laisse, tout comme elle, la fenêtre dégageé de l'opaque rideau. Une femme, une blonde aux longs cheveux, et deux hommes. Elle les voit rire, se passer les plats, gesticuler, se lever et revenir avec le café et le dessert, entourer leurs visages animés des volutes de fumée de cigarettes. Le trio ne semble pas la voir. Mais peut-être lui fait-il, lui aussi, l'aumône d'un restant de sourire... Pour le moment, cela suffit encore. Mais pour combien de temps ?

Ses piles faiblissent en ce dimanche après-midi de février où pleurent les oiseaux, au sinistre frisson de la glace qui emmure la ville fortifiée. Elle a les mains gelées, gercées. Les lèvres bleues. Elle claque des dents. L'estomac noué. Il lui faut Jules et Jim, ses amis imaginaires. Elle se les injecte dans le système comme une piqûre d'héroïne. Ils l'entraînent au Planétarium, juste en face.

Sous la haute coupole, ils se tiennent par la main et voguent dans l'espace, sans le cordon ombilical des astronautes. En orbite. Les étoiles filantes entre les jambes. L'air sidéral dans les oreilles. Trois nouvelles étoiles parmi une infinité d'astres à la mort lumineuse. La noirceur est comme une immense éponge prête à les absorber. Elle s'accroche à Jules et à Jim. Ses cheveux de jais s'enroulent autour de ses yeux

violets et strient sa peau ivoire. Jules, Jim et elle forment un trio, comme les voisins d'en face. Une configuration. Le petit monde étriqué rapetisse sous eux. La ville si bruyante ne fait plus que geindre faiblement, comme une mourante. Elle n'agresse plus avec ses bruits métalliques. Ses larges boulevards sillonnés de voitures folles ne sont que de petites veines où circule le sang noir chargé de caillots. Mais le silence bourdonne dans leurs oreilles. Stridule comme une cigale en chaleur. Ils redescendent et vont au restaurant.

De nouveau, c'est l'abondance. Le chariot des pâtisseries s'avance, roule des mécaniques, sûr de lui. Elle a disposé deux assiettes devant elle et remplit les trois assiettes de piles de petits gâteaux lustrés aux glaçages de toutes les couleurs. Le thé chaud et roux les fera circuler dans son ventre. Elle n'a plus peur de grossir. Quelle importance ? Le sucre lui gonfle la panse. Elle n'a plus peur de parler à Jules et à Jim. On la regarde. On murmure. Elle n'en a cure. Marmonnez, bande de lâches. Elle se gave et parle la bouche pleine à Jules et à Jim. Postillonne le sucre de l'illusion sur la nappe blanche qui se colore de gouttelettes arc-en-ciel.

Dehors, la rue s'allume. Les vitrines étalent leur trop-plein. L'abondance nourrit le vide. Elle se retrouve sur le trottoir où le vide l'enserme. Une vie à crédit. Un crédit de vie. Redescendue sur terre, elle patauge dans la purée de glace, empêtrée dans son costume d'astronaute. Jules et Jim sont repartis, envolés par les fentes de son cerveau. Le sucre circule dans son sang et la souffle comme un ballon. Elle a froid et court se réfugier à la maison, poussée par le vent mauvais.

Elle plonge dans son lit et se recroqueville, en position fœtale, sous des piles de couvertures qui battent au vent. Et elle repart. Seule. Le trois-mâts de son lit a enfin échoué sur une île déserte. Le goût amer de la liberté lui emplit la bouche. Un goût de sel et de varech. Au centre de l'île, un gros ventre ouvre sa fente. Une grotte l'attend. Vide comme le départ sans retour. Pleine comme un album de souvenirs. La mémoire encore embuée, elle rampe vers sa nouvelle vie utérine. Elle

62 escalade les parois abruptes de ce vagin rocailleux pour se

retrouver dans la moiteur saline du grand utérus où elle se love.

Elle est redevenue primitive. Primaire. Primate. L'écho répond à ses cris et à ses pleurs. Ses larmes ensemencent le sol où elle repose. Ici, rien ne se perd. Les pierres pleurent avec elle. Et des fleurs et des sources jaillissent comme des gey-sers. Quand elle entrouvre les lèvres feuillues de sa cache, le ciel doré lui fait cligner des yeux. En bas, la mer clapote doucement et le bleu lui parle d'infini, de liberté. De grands oiseaux blancs font la roue au-dessus de sa tête qu'ils couvrent de lumière, avant de toiser l'infini qui se reflète dans leurs yeux myopes. Sur son île, les jours et les nuits se confondent. Enroulée autour d'elle-même, elle attend d'éclore. Avec l'espoir de cette seconde naissance. Cette nouvelle vie comme un chapelet de gouttes précieuses distillées de l'Éternité.

Sous le matelas posé à même le sol de la chambre froide, ruisselle le sang, source de vie.

Les talons de l'appartement d'en haut claquent, giflent le vide de la chambre. Castagnettes impatientes. Par la fenêtre entrouverte, la vague métallique de la ville nocturne déferle sur les murs blancs, aseptisés, de la pièce meublée d'un matelas et d'une malle bleue sur laquelle s'entassent des photos d'enfance dans leurs cadres d'argent. Les réverbères, cyclopes blafards, volent la nuit aux étoiles. Sur les trottoirs, les coulées de glace se figent en aspérités tranchantes qui scient les pieds des promeneurs.

Posé à même le plancher de bois, un réveille-matin dodu vibre et découpe le temps en rondelles. Petit fonctionnaire désormais inutile dans son vain calcul des minutes dispersées comme les perles d'un collier rompu.

Sous le lit, dans la mer rouge où flottent des acariens à la dérive, les flots se soulèvent et lui ouvrent un passage. Elle traverse enfin. Ithaque scintille au soleil, émeraude dans son écrin de satin bleu moiré. L'île lui ouvre ses rives et ses criques sourient de tous leurs coquillages.

Elle est enfin arrivée.

À des années-lumière de là, dans la chambre froide, sur le répondeur en marche, sa voix monocorde débite cette phrase de Sarah Kane :

« Je suis en colère parce que je comprends
et non pas parce que je ne comprends pas. »

Un vain message d'amitié s'enregistre à la suite de la voix d'outre-tombe.

Au creux de l'oreiller, un sourire de Joconde s'est figé.